

M. l'abbé Geoffroy Bohineust

RÉSURRECTION ET VIE MORALE QU'EST-CE QUE LA FOI EN LA RÉSURRECTION IMPLIQUE DANS LA VIE MORALE DU CHRÉTIEN ?

La question se pose régulièrement de savoir s'il existe une morale spécifiquement chrétienne, ou au contraire si, comme le suggère saint Paul dans certains textes,¹ les chrétiens ont à reprendre tout ce qu'il y a de bon et de vertueux parmi les hommes à leur compte. Le christianisme, dit-on, n'est pas une morale, mais la rencontre d'une personne, le Christ. Cependant, la rencontre du Christ ne peut se faire sans laisser des traces dans l'existence, et notamment celle, que nous sommes invités à revivre, de sa Pâque de mort et Résurrection. Comment une telle perspective ordonne-t-elle notre agir quotidien ? Voyons d'abord le contexte d'une telle réflexion, puis comment le Christ est notre vie, et enfin décrivons l'agir humain transformé par la grâce de la Résurrection.

I. LE CONTEXTE D'UNE TELLE RÉFLEXION

Évoquer la Résurrection à propos de l'agir moral de l'homme, c'est signifier le caractère fini de notre condition humaine actuelle, forcément confrontée à la mort, et espérant un au-delà de la mort, avec le Christ. C'est aussi exprimer la discontinuité de notre agir dans ces deux dimensions de l'existence.

¹ Ph 4, 7-8 : « Au reste, frères, que tout ce qui est vrai, tout ce qui est honorable, tout ce qui est juste, tout ce qui est pur, tout ce qui est aimable, tout ce qui est de bonne renommée, s'il est quelque vertu et s'il est quelque louange, que ce soit là l'objet de vos pensées. »

1. MORT ET SOUFFRANCE, BONHEUR ET DEVOIR

Parlons d'abord de la mort, et de sa dimension existentielle de souffrance paroxystique. Présence de la souffrance, espérance de Résurrection, voilà deux dimensions inséparables. Évoquons donc la question de la souffrance. Le père Pinckaers la classe parmi les thèmes centraux en morale, que l'époque antérieure à la nôtre mettait parfois de côté :

À lire ces ouvrages [antérieurs au concile Vatican II], il semble que la souffrance ne soit pas un élément constitutif de l'univers moral, qu'elle n'ait pas de soi une qualité et une fonction, en morale. Sans doute verra-t-on en elle une occasion de mérite, mais on préférera traiter de ce problème dans la dogmatique [ainsi qu'en spiritualité].¹

Et encore, directement, sur la question de la mort :

À la question de la souffrance, on doit ajouter celle de la mort, qui est comme l'envers de la question du sens de la vie... Elle se pose, dans notre société, elle s'impose, malgré les efforts de certains pour faire comme si elle n'était pas là... Il incombe à la morale de nous en parler franchement, car la mort tient dans sa main tous les fils qui font le tissu de la vie. Cela convient particulièrement à une morale chrétienne qui doit transmettre le message évangélique de la mort du Christ devenue pour les croyants l'origine d'une vie nouvelle.²

Le père Pinckaers réintroduit donc cette considération de la souffrance, de la mort, et, pour l'instant de façon indirecte, de la Résurrection. Il le fait de deux façons. D'abord en considérant la place de la sensibilité dans la morale de saint Thomas (notamment par la mise en valeur du traité des passions, c'est-à-dire de la place de la sensibilité), et en suite, de façon plus fondamentale, en redonnant le sens de cette morale des vertus, tendue vers le bonheur, que l'on peut qualifier d'«eudémonisme» de bon aloi. Une dimension métaphysique est déjà évoquée : il faut la noter.³ Ensuite,

- 1 S. PINCKAERS, *Les sources de la morale chrétienne*, éd. universitaires de Fribourg, 1990, p. 35.
- 2 Ibid., p. 36.
- 3 Il s'agit du fait que l'espérance telle que la propose une philosophie réaliste est orientée vers un accomplissement de l'être. La recherche du bonheur ne peut être distincte de

le père Pinckaers souhait que la Résurrection tienne toute sa place en morale : sa qualité comblera l'affectivité, comme le fait comprendre la vertu d'espérance. Elle a en effet le dernier mot des motifs d'agir, elle est le vrai bonheur.

Mais, face à cette belle perspective, diverses objections se présentent. La morale kantienne a sa générosité, qui ne regarde pas d'abord son intérêt, mais l'impératif du devoir. Voilà une saine réaction à l'utilitarisme anglo-saxon qui domine, depuis le dix-neuvième siècle, les pays anglophones.¹ Il y a quelque chose de bon à prendre, que le quiétisme spirituel avait déjà senti : c'est qu'en fait, il peut y avoir une façon de chercher son bonheur qui ne soit pas conforme à l'amour de bienveillance, gratuit.

La raison de cette approche – qui se révèle cependant déshumanisante si elle est poussée jusqu'à son terme – est le volontarisme issu de la philosophie occamiste, refusant l'unité du réel, et dans lequel la volonté est le seul fondement. Toutefois, jusqu'à Kant, on essaie de réintroduire un motif d'action, même s'il est extrinsèque : l'immortalité de l'âme et la rétribution divine (en plus de la liberté), qui constituent les postulats de la raison pratique.²

Mort et Résurrection ne sont donc pas neutres dans la description de l'agir moral. L'espérance du bonheur, ici-bas et, de façon définitive, dans l'au-delà, n'est pas une question facultative. Cette question cependant se recoupe en deux dimensions qui semblent parfois contradictoires.

2. ÉPOQUE CONTEMPORAINE ET RÉSURRECTION

En fait, il semble que ces questions de la souffrance, de la mort et de la Résurrection, soient revenues en force dans les préoccupations contemporaines : le père Pinckaers interrompt son analyse avant ce temps. Le fondement nouveau de la morale est le 'ressenti'.³ On peut noter que,

l'accomplissement de soi, comme le fait comprendre la 'métaphysique de l'amour', telle que présentée dans une juste école thomiste. Voir, par exemple : O. GUILLOU, *Les chemins de l'amitié. Désirer et aimer selon saint Thomas d'Aquin*, « Croire et savoir », Téqui, 2009. Cela est moins clair dans une mise en valeur du don sans contrepartie ontologique évidente, par exemple : P. IDE, *Une théo-logique du don. Le don dans la Trilogie de Hans Urs von Balthasar*, Louvain – Paris, 2013.

- 1 Cf. J. BENTHAM, *Introduction aux principes de la morale et de la législation*, 1789 ; MILL, J. S., *L'utilitarisme*, 1861.
- 2 E. KANT, *Critique de la raison pratique*, PUF, 1943, p. 132. Voir A. LEONARD, *Foi et Philosophies. Guide pour un discernement chrétien*, éd. Lessius, 1991, p. 143.
- 3 C'est une attitude ancienne, mais remise en valeur par l'éthique du *care*.

positivement, l'affectivité a repris sa place, ainsi que la réflexion de saint Jean Paul II le montre, par exemple dans son encyclique « *Salvifici doloris* », 'sur le sens chrétien de la souffrance humaine'. En morale sociale, l'horizon de l'agir est devenu principalement, sinon uniquement infra-céleste. Le salut, le bonheur ne sont pas d'abord surnaturels, mais proprement humains. Il ne s'agit donc pas directement de souffrance, de mort et de Résurrection, comme précédemment, mais de façon plus globale du choix entre 'le drame de l'humanisme athée' ou une juste vision du 'surnaturel', pour le dire en empruntant les termes du cardinal de Lubac.¹ On peut le voir à travers deux des voies de la réflexion philosophique et théologique, telles que les décrit A.-M. Léonard. Il s'agit de la 'voie cosmologique' et la 'voie anthropologique',² du moins dans leur tendance à se limiter à l'histoire, par opposition à l'eschatologie, et à l'humanisme, par opposition au surnaturel. En ce sens, on peut citer d'abord Jürgen Moltmann :

Le salut [...] ne signifie pas seulement salut de l'âme, délivrance individuelle hors d'un monde mauvais, consolation pour une conscience éprouvée, mais aussi réalisation d'une espérance eschatologique de justice, humanisation de l'homme, socialisation de l'humanité, paix de toute la création. Cette 'autre face' de la réconciliation avec Dieu a toujours été négligée dans l'histoire de la chrétienté, parce qu'on a laissé le soin de proposer des anticipations eschatologiques pour la terre aux exaltés et aux enthousiastes.³

Il faut évoquer aussi la 'théologie de la libération', quelques années après, qui propose une approche quasi marxiste de la question, car la limitation du salut à l'horizon politique existe aussi dans la tendance traditionnellement théocentrique, que l'on peut qualifier 'de droite'. Sa pente naturelle est de 'donner le pain avant la Parole' (de Dieu), ce qui, en soi, n'est pas contestable, sauf si l'on oublie le terme, qui est toujours l'annonce du Christ dans sa mort et sa Résurrection.⁴

- 1 Cf. H. de LUBAC, *Surnaturel. Études historiques*, « Aubier théologie, 8 », Aubier, 1946¹; *Le drame de l'humanisme athée*, « Œuvres complètes, 2 », Cerf, 2000⁶ (1944).
- 2 A. LEONARD, *Foi et Philosophies. Guide pour un discernement chrétien*, op. cit., p. 53 ss, et p. 127ss.
- 3 J. MOLTSMANN, *Théologie de l'espérance*, Cerf, 1970, p. 354.
- 4 Voir : CONGRÉGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI, *Instruction sur quelques aspects de la théologie de la libération*, rédigée par le cardinal Ratzinger. Voir aussi : J.-B. METZ, *Pour une théologie du monde*, Cerf, 1971, cité dans : A. LEONARD, *Foi et Philosophies. Guide pour un discernement chrétien*, op. cit., p. 118.

En ce qui concerne la voie anthropologique, dans sa tendance anthropocentrique, il s'agit de l'expression issue de Karl Rahner, de « christianisme anonyme ». Elle signifie que le salut est assurément possible à ceux qui ne connaissent pas le Christ, pourvu qu'ils vivent pleinement leur condition d'homme... S'il est vrai que la réalité du Christ n'est en quelque sorte rien d'autre que le prolongement asymptotique de la nature humaine, alors, dès qu'un homme est vraiment humain, il est implicitement chrétien.¹

Il y a là une pente dangereuse qui risque de mettre de côté la centralité du mystère pascal.

3. GAUDIUM ET SPES

En 1965, c'est en héritant de ces antagonismes - ou par anticipation, s'il s'agit de la théologie de la libération - que le concile Vatican II s'impose de préciser le rapport de ces deux approches. Cela se voit particulièrement dans la constitution « Gaudium et Spes » :

Nous ignorons le temps de l'achèvement de la terre et de l'humanité [...] mais, nous l'avons appris, Dieu nous prépare une nouvelle demeure [...]. Alors, la mort vaincue, les fils de Dieu ressusciteront dans le Christ.²

Certes, nous savons bien qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner l'univers s'il vient à se perdre lui-même, mais l'attente de la nouvelle terre, loin d'affaiblir en nous le souci de cultiver cette terre, doit plutôt le réveiller : le corps de la nouvelle famille humaine y grandit, et il offre déjà une ébauche du siècle à venir. C'est pourquoi, s'il faut soigneusement distinguer le progrès terrestre de la croissance du Règne du Christ, ce progrès a cependant beaucoup d'importance pour le Royaume de Dieu...

Car ces valeurs de dignité, de communion fraternelle et de liberté, tous ces fruits excellents de notre nature et de notre industrie, que nous aurons propagés sur terre selon le commandement du Seigneur et dans son Esprit, nous les retrouverons plus tard.³

1 A. LEONARD, *Foi et Philosophies. Guide pour un discernement chrétien*, op. cit., p. 208.

2 GS 39.

3 « Il existe un lien entre progrès terrestre et salut, c'est-à-dire entre développement et salut : une meilleure organisation de la société humaine peut permettre à l'homme

4. CONCLUSION PROVISOIRE

Accepter que l'horizon de l'agir ne soit pas seulement intra-terrestre, c'est prendre en compte la radicalité qu'introduit dans notre vie la perspective de la mort et l'espérance de la Résurrection. Mais déjà, nous avons noté que cette espérance ne nous détourne pas d'un engagement, d'une juste appréciation, d'un bon désir des réalités terrestres. Sans cette attitude, nous reléguerions notre perspective morale - qui est cependant réellement eudémonique, orientée vers le bonheur - dans le champ, nettement dépréciatif d'un 'eudémonisme eschatologique', incapable de mettre à sa juste place la temporalité de notre condition humaine, et uniquement tourné vers le ciel.

Jusqu'ici, nous avons donné le cadre général de l'anthropologie chrétienne, réaliste, telle que nous la trouvons chez saint Thomas d'Aquin, à la fois promotrice de la dignité humaine, et exigeant le don gratuit du salut par le Christ.¹ Ces deux aspects se conjuguent de façon particulièrement aiguë dans les questions de la souffrance, de la mort et de l'espérance en la Résurrection.

Mais il faut répondre à la question posée: alors, quel est l'impact de la Résurrection sur notre agir?

II. LE CHRIST EST NOTRE VIE

Il s'agit donc de redire comment la Résurrection du Christ illumine toute existence chrétienne. Le Pape Benoît XVI nous le fait comprendre vivement et simplement à travers les quelques lignes suivantes.

1. LE CADRE

Nous trouvons la présentation synthétique de cette question chez Benoît XVI:

d'avoir moins à se préoccuper de sa subsistance et de songer à son salut. Elle sert de base à l'évangélisation. Mais ce progrès n'est pas encore le salut car celui-ci est un don de Dieu, une grâce d'en haut non méritée et qui transforme tout, selon le dessein de Dieu, et non selon notre idée. » R. MOREAU, *Guide de lecture des textes du concile Vatican II. Gaudium et Spes*, Artège, 2012, p. 142.

1 Voir par exemple: H. de LUBAC, *Surnaturel. Études historiques*, op. cit., p. 259 et ss.

[La Résurrection du Christ] comporte d'importantes conséquences pour notre vie de foi: nous sommes appelés à participer jusqu'au plus profond de notre être à tout l'événement de la mort et de la Résurrection du Christ. L'Apôtre dit: « nous sommes passés par la mort avec le Christ et nous croyons que “nous vivrons aussi avec lui”. Nous le savons en effet: ressuscité d'entre les morts, le Christ ne meurt plus; sur lui, la mort n'a plus aucun pouvoir » (Rm 6, 8-9).¹

Cela se traduit par un partage des souffrances du Christ, qui prélude à cette pleine configuration avec Lui à travers la Résurrection, à laquelle nous aspirons dans l'espérance. C'est ce qui est arrivé également à saint Paul, dont l'expérience personnelle est décrite dans les lettres avec des accents à la fois poignants et réalistes:

Il s'agit de connaître le Christ, d'éprouver la puissance de sa Résurrection et de communier aux souffrances de sa passion, en reproduisant en moi sa mort, dans l'espoir de parvenir, moi aussi, à ressusciter d'entre les morts.²

La théologie de la Croix n'est pas une théorie - elle est la réalité de la vie chrétienne. Vivre dans la foi en Jésus Christ, vivre la vérité et l'amour implique des renoncements quotidiens, implique des souffrances. Le christianisme n'est pas la voie de la facilité; il est plutôt une ascension exigeante, cependant éclairée par la lumière du Christ et par la grande espérance qui naît de lui. Saint Augustin dit qu'aux chrétiens n'est pas épargnée la souffrance; au contraire, elle leur est donnée davantage en partage, parce que vivre la foi exprime le courage d'affronter la vie et l'histoire plus en profondeur.

Toutefois, ce n'est qu'ainsi, en faisant l'expérience de la souffrance, que nous connaissons la vie dans sa profondeur, dans sa beauté, dans la grande espérance suscitée par le Christ crucifié et ressuscité.

On peut encore citer ici Saint Paul, dans ce résumé saisissant du centre de notre foi:

S'il n'y a point de Résurrection des morts, Christ non plus n'est pas ressuscité. Et si Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est donc vaine, et votre

1 Audience du 5 novembre 2008: *L'importance de la christologie, l'importance décisive de la Résurrection.*

2 Ph 3, 10-11. Cf. 2 Tm 2, 8-12.

foi aussi est vaine. Il se trouve même que nous sommes de faux témoins à l'égard de Dieu, puisque nous avons témoigné contre Dieu qu'il a ressuscité Christ, tandis qu'il ne l'aurait pas ressuscité, si les morts ne ressuscitent point.¹

Redonnons donc quelques bases à cette expérience fondatrice de saint Paul et de tout baptisé.

2. LA PLACE DU CHRIST, EN GÉNÉRAL

Nous avons donc vu que la tentation correspondant à une espérance chrétienne trop rapidement annoncée serait de nous faire oublier la densité, l'autonomie, la perfection propre de la réalité humaine. Une certaine approche de la Résurrection pourrait conduire à ce raccourci. Saint Thomas d'Aquin peut nous préserver de cette méprise : le mouvement si connu qui fournit le plan de sa « Somme de théologie » le montre.

A. L'EXITUS-REDITUS

Nous y sommes invités à contempler l'œuvre de Dieu (I^a pars), dans la perfection de sa création. L'homme en est le sommet. Cette œuvre n'est pas statique, elle a toutes les capacités d'agir (II^a pars), elle a une finalité, qui la ramène à Dieu, par la grâce du Christ (III^a pars).

C'est donc par le Christ, son mystère, son Incarnation, sa passion et sa Résurrection, que l'homme s'accomplit : le Sauveur prend sur lui son péché et lui communique la vie nouvelle de la grâce. Et le moteur de tout ce don est l'amour :

Les préceptes moraux fondés sur le précepte de la charité, [le Christ] les a accomplis en tant qu'il a souffert par amour pour son Père, d'après sa parole en saint Jean (14, 31) : 'Pour que le monde sache que j'aime mon Père, et que j'agis comme mon Père me l'a ordonné, levez-vous, sortons d'ici' pour aller au lieu de la Passion ; et il a souffert également par amour du prochain, selon saint Paul (Gl 2, 20) 'Il m'a aimé et s'est livré pour moi'.²

1 1 Co 15, 13-15.

2 III^a, q. 47, a. 2, ad 1.

La Résurrection du Christ, est le pivot du salut. Nous le verrons plus précisément bientôt.

Il faut donc tenir ces deux lignes comme des guides : et la beauté de l'agir humain, et son inanité sans la relation au Christ, notamment à sa passion et Résurrection. Nous trouvons ici le fondement d'un juste positionnement de l'espérance chrétienne en la Résurrection. Rien de ce qui est humain n'a de sens sans le Christ et l'espérance qu'il nous donne. Aucune espérance chrétienne ne peut se passer de mettre en œuvre dans sa totalité la beauté de la dignité humaine.

B. CONSTITUTION HUMAINE ET INCARNATION

À ce stade, il nous faut rappeler que le discours sotériologique se base sur une certaine anthropologie métaphysique : l'homme, composé d'une âme et d'un corps, n'est pas un ange. Malgré l'influence du pseudo-Denys, saint Thomas n'a jamais occulté le réalisme de l'Incarnation, et donc le passage par la mort et la Résurrection, dans notre rédemption.

Il est bon de noter encore que l'approche que nous avons adoptée est pertinente dans la mesure où on accepte d'élargir la réflexion autour de la Résurrection. Il s'agit ici de voir dans l'espérance de la Résurrection le don de la grâce divine dans chacun de nos actes, et, d'autre part, l'éventuelle inanité d'un agir humain fermé sur lui-même. Alors, la double insistance sur la place du don de Dieu et celle de la force d'être de l'homme nous donne le juste accès au mystère du salut.

3. LA PASSION DU CHRIST ET SA RÉSURRECTION

Revenons au Christ, et à l'espérance qu'il nous offre par sa Résurrection. Saint Thomas la met en rapport avec notre propre destinée de façon rigoureuse :

Il faut [donc] que la Résurrection du Christ soit la cause de notre Résurrection. L'Apôtre écrit (1 Co 15, 20) : 'Le Christ est ressuscité d'entre les morts, prémices de tous les dormants ; car si la mort a été causée par un seul homme, c'est aussi par un seul homme qu'est causée la Résurrection des morts.' Et cela est conforme à la raison. Le principe de la vie des hommes, c'est le Verbe de Dieu, dont il est dit dans le psaume (36, 10) : 'En toi est la source de la vie.' Aussi lui-même déclare-t-il en saint Jean (5, 21) : 'Comme le Père ressuscite les

morts et les vivifie, le Fils vivifie ceux qu'il veut.' [...] Dieu lui-même illumine en premier lieu les substances qui sont le plus rapprochées de lui, et, par elles, éclaire celles qui sont le plus éloignées de lui, selon Denys. C'est pourquoi le Verbe de Dieu a d'abord conféré la vie immortelle au corps qui lui était uni par nature et, par lui, il opère la Résurrection de tous les autres hommes.¹

Il s'agit de la Résurrection au sens propre, dans la plénitude de sa réalisation, c'est-à-dire la réunification du corps et de l'âme, sous la puissance divine, au dernier jour. Il s'agit aussi de la participation anticipée à cette Résurrection dans la grâce reçue de façon quotidienne, Résurrection qu'on peut qualifier de morale, mais qui n'en est pas moins exigeante existentiellement.² C'est d'elle que nous voulons maintenant traiter.

III. L'AGIR HUMAIN TRANSFORMÉ PAR LA GRÂCE DE LA RÉSURRECTION

Nous pouvons maintenant observer en détail l'agir humain transformé par la Résurrection.

1. L'ESPÉRANCE, VERTU QUI ORIENTE VERS LA RÉSURRECTION

L'espérance est la vertu directement ordonnée à notre orientation vers le bien, pour nous qui sommes sur cette terre, en chemin. Ce bien est réellement la Résurrection, malgré la difficulté que nous pouvons avoir à l'envisager, malgré le fait que d'autres biens, plus accessibles, soient aussi à espérer.

Saint Thomas d'Aquin l'exprime en lui donnant pour objet 'la béatitude éternelle', dans laquelle la Résurrection de la chair est incluse :

[Sed contra] L'Apôtre nous dit (Hb 6, 19) : 'Nous avons une espérance qui pénètre', c'est-à-dire qui nous fait pénétrer, 'à l'intérieur du voile', c'est-à-dire dans la béatitude céleste...³

[Respondeo] [...] le bien qu'à titre propre et principal nous devons espérer de Dieu est un bien infini, proportionné à la puissance de Dieu qui nous aide;

1 III^e, q. 56, a. 1.

2 Voir C. JOURNET, *Entretiens sur la grâce*, DDB, 1961, p. 28 et ss. sur la grâce habituelle.

3 II^e-II^o, q. 17, a. 2.

car c'est le propre d'une puissance infinie de conduire à un bien infini. Or, ce bien est la vie éternelle, qui consiste dans la jouissance de Dieu même; [...] l'objet propre et principal de l'espérance est la béatitude éternelle.¹

Quels que soient les autres biens, nous ne devons les demander à Dieu qu'en les ordonnant à la béatitude éternelle. Par suite, l'espérance a pour objet principal la béatitude éternelle; quant aux autres biens demandés à Dieu, elle les envisage secondairement, en référence à la béatitude éternelle.²

Il faut noter que cette espérance est proprement christique. Rien ne peut se faire sans le Christ :

L'incarnation [...] de la vie surnaturelle dans l'être humain est l'homme Christ, 'en qui habite corporellement toute la plénitude de la divinité'. Le Christ est aussi l'incarnation de notre espérance: 'Le Christ en vous, l'espérance de la gloire' (Cl 1,27). Le Christ est le fondement réel de l'espérance. Dans [...] l'épître aux Hébreux, il est question de 'cette espérance que nous possédons comme une ancre solide et ferme; elle pénètre au-delà du voile', là où Jésus est entré pour nous comme un précurseur...³

Le Christ est le réel accomplissement de notre espérance, et cela principalement par sa Résurrection.

2. CHACUNE DES VERTUS HUMAINES EST TRANSFIGURÉE PAR LA RÉSURRECTION DU CHRIST

Dans chacune des vertus – en deçà même de leur distinction en vertus infuses et vertus acquises, quand il y a lieu - nous pouvons discerner entre humanisme accompli et gratuité du don divin, accomplissement proprement naturel et réalisation d'une espérance dont le sommet est la Résurrection dans le Christ.

Commençons par les trois vertus théologiques. La foi met en œuvre la raison, qu'elle dépasse. Elle est « fondement des choses qu'on espère, preuve des réalités qu'on ne voit pas ». ⁴ Son centre est la Résurrection du

1 Id.

2 II^a-II^{ae}, q. 17, a. 2, ad 2.

3 J. PIEPER, *De l'espérance*, éd. Raphaël, 2001, p. 36.

4 Hb 11, 1.

Christ, justement, selon la lettre aux Corinthiens, citée plus haut: « Si le Christ n'est pas ressuscité, [...] vaine est votre foi »!¹ L'espérance, que nous avons déjà étudiée, refuse le désespoir, et pousse les bornes. La charité, enfin, unit à Dieu, mais, définie comme une amitié,² c'est-à-dire un habitus humain, elle laisse la place nécessaire à l'homme pour exercer sa liberté, de telle sorte qu'elle se fonde sur ce bien partagé en commun qu'est la plénitude divine, qui inclut la plénitude de notre être, et de celui de tous ceux qui participent à la charité de Dieu. Seule à demeurer parmi les trois vertus, elle ouvre les portes au-delà de la mort.³ Notre espérance de Résurrection se mesure aux actes de notre charité.⁴

Les vertus morales, quant à elles, de prudence, justice, force et tempérance, sont autant d'exemples de précieuse harmonie entre la toute-puissance de la grâce et la responsabilité humaine. Chacune d'elle se réalise en plénitude par le don du Saint-Esprit qui lui correspond. Ces dons sont le fruit de la grâce du Christ ressuscité.

La force a pour acte principal le martyre. Si centrale soit sa dimension de soutien dans l'épreuve (la patience), elle se réalise proprement dans le don de sa vie. Comment une telle œuvre ne serait pas le fruit d'une vive foi, d'un amour plus fort que la mort?⁵

La prudence, 'droite raison dans l'agir humain', inaccomplie sans le don de conseil du Saint-Esprit, est capable de trouver les motifs supérieurs d'un agir dont les perspectives ne sont pas bornées par la mort humaine. La justice, œuvre de raison dans les rapports mutuels, est cette vertu qui donne comme les prémices du Royaume. Son nom indique aussi son fondement, telle que la Bible le proclame tout du long: toute justice est le don gratuit de la sainteté de Dieu. En cela, elle est pour nous le premier fruit du mystère pascal.

La tempérance, vécue dans la chasteté à la suite du Christ, est une anticipation de l'état qui sera celui de tous dans la Résurrection.⁶ Mais, paradoxalement, c'est aussi vrai pour le mariage, car l'ouverture qu'il manifeste

1 1 Co 15,14.

2 II^a-II^{ae}, q. 23, a. 1.

3 Cf. 1 Co 13,13.

4 « Au soir de notre vie, nous serons jugés sur l'amour » (Saint Jean de la Croix, 'dicho' 64), cité dans: CEC 1022.

5 Le martyre est formellement un acte de la force, mais il est aussi le fruit de la foi et de la charité...

6 Mc 12, 25: « Car, lorsqu'on ressuscite d'entre les morts, on ne prend ni femme ni mari, mais on est comme des anges dans les cieux ».

à l'autre, au conjoint, est l'image de l'ouverture à Dieu, et aussi de sa puissance créatrice. Dans ce domaine, le mariage est aussi une anticipation de notre plénitude de communion interpersonnelle dans la vie divine.¹ Ce sont les vertus qui nous ont ici servi de trame pour repérer la place de l'espérance en la Résurrection dans notre existence terrestre: elles en sont un indice. Tant d'autres aspects de la vie sont modifiés par cette perspective, si bien que le développement pourrait être sans fin repris.

IV. CONCLUSION: L'ÉVANGILE DE LA RÉSURRECTION

Le pape François nous le rappelle:

Toutes les vérités révélées procèdent de la même source divine et sont crues avec la même foi, mais certaines d'entre elles sont plus importantes pour exprimer plus directement le cœur de l'Évangile. Dans ce cœur fondamental resplendit la beauté de l'amour salutaire de Dieu manifesté en Jésus Christ mort et ressuscité.²

L'amour salutaire en Jésus mort et ressuscité, voilà vraiment le cœur de notre foi:

Parce que nous sommes sous la loi du Ressuscité, il nous met sur le chemin de la croix, et nous ne parcourons notre chemin de croix que par la force et l'espérance de celui qui, en ressuscitant, a déjà remporté la victoire.³

Comment alors ce que nous croyons pourrait-il ne pas ordonner ce que nous vivons? Oui, l'espérance de la Résurrection transforme notre existence, mais elle ne nous dispense pas de vivre. À ce propos, nous pouvons citer un auteur contemporain, Fabrice Hadjadj:

Certains envient la chance des disciples: 'Eux, ils l'ont vu, et nous, nous ne le voyons pas!' Mais de l'avoir vu fut aussi une épreuve. C'était la tentation de le retenir et de se figer en une fascination hypnotique – oubliant son

- 1 JEAN PAUL II, *Homme et femme il les créa. Une spiritualité du corps*, Cerf, 2005. Il s'agit de catéchèses du mercredi sur la théologie du corps, durant six audiences, entre novembre 1981 et janvier 1982.
- 2 « *Evangelii Gaudium* », n. 36.
- 3 H. U. VON BALTHASAR, *Pâques le mystère*, Cerf, 1981, p. 264.

prochain, ne voyant même plus l'aventure et l'univers qu'il est en train de créer spécialement pour nous... On a spécialement perçu cette tentation chez Marie Madeleine ou chez Thomas Didyme. La dernière leçon du Verbe incarné (ressuscité) fut de reprendre des gestes simples et, par là, de leur apprendre à ne plus le voir lui, mais à voir toutes choses en lui, et à reconnaître sa gloire partout qui affleure dans le quotidien.¹

Il s'agit donc de réaliser la « métamorphose de notre finitude »,² et cela n'est possible finalement qu'en Dieu.

Un point [...] retient le spécifique chrétien : le premier mot en christianisme (l'indépassable horizon de la finitude de l'homme ou de son être-là) n'est pas le dernier mot (la transfiguration christique de cette même finitude). Quand bien même en effet l'homme pourrait se contenter de la visée bouchée de son existence et de sa seule humanité, et quand bien même il posséderait précisément cette juste et digne faculté de 'faire l'expérience de son propre être et de la possibilité du non-être sans qu'on en vienne à parler de Dieu', le Fils de l'homme cependant ne s'en est pas quant à lui satisfait : 'reconnu quant à son aspect comme humain, il s'est néanmoins aussi révélé comme fils de Dieu en devenant obéissant jusqu'à la mort sur la croix'... Le Verbe incarné révèle ainsi, en sa Résurrection cette fois et exclusivement en elle, qu'il y a précisément davantage en l'homme que sa pure et simple assumption de lui-même par lui-même.³

Espérance fondamentale, la Résurrection change notre vie dans ses aspects les plus immédiats. C'est la vérité de tout chrétien :

Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les réalités d'en haut : c'est là qu'est le Christ, assis à la droite de Dieu. Pensez aux réalités d'en haut, non à celles de la terre. En effet, vous êtes passés par la mort, et votre vie reste cachée avec le Christ en Dieu. Quand paraîtra le Christ, votre vie, alors vous aussi, vous paraîtrez avec lui dans la gloire. Faites donc mourir en vous ce qui n'appartient qu'à la terre.⁴

1 F. HADJADJ, *Résurrection mode d'emploi*, éd. Magnificat, 2015, p. 187.

2 E. FALQUE, *Métamorphose de la finitude, Essai philosophique sur la naissance et la Résurrection*, Cerf, 2004.

3 Ibid., p. 42-43.

4 Cl 3, 1-5.